

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 53

Artikel: Les deux clairons
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254266>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES DEUX CLAIRONS

*Menant le combat quand même,
Le clairon sonne toujours.*

... Ils déposèrent le blessé dans l'alcôve aux rideaux de serge verte, puis, revenant vers le vieillard qui, machinalement, tenait toujours sa pipe inachevée :

— Là ! il ne vous donnera pas grand mal, le pauvre garçon, il a bien sûrement son compte : mais c'était un brave, il sera mieux pour mourir ici que dans la plaine.

Le vieux inclina bravement la tête.

— Vous avez peut-être un fils sous les drapeaux, l'ancien ?

— Non, mais j'ai servi moi-même. Ex-clairon au 3^e zouaves, camarades...

— Comme lui alors, sauf que c'était aux turcos. Mais il a commencé sa dernière charge...

— Et quelle charge ! il était tombé qu'il sonnait encore, en enraged, et les autres bondissaient comme des diables.

— C'était un brave, répéta simplement l'ancien clairon ; soyez tranquilles, il aura la mort d'un brave et s'il revient à lui, il aura un ami pour recevoir ses volontés...

— Merci, camarade.

Ils s'éloignèrent, regagnant le bivouac, à travers le village, encombré de morts et de mourants.

Le vieux resta seul, immobile au coin de la cheminée, rêvant...

A quoi ?

Au temps de sa jeunesse, où, sonnant la charge, il escalaït, avec son régiment, les flancs escarpés des montagnes de Kabylie, où grimpait à l'assaut de Constantine.

Oh ! les beaux jours de gloire et d'ivresse, où les notes claires des trompettes françaises faisaient fuir Arabes, Russes, Autrichiens, Chinois !

Maintenant, vieillard impotent et débile, il voyait reculer ces hardis pantalons rouges devant les sombres masses prussiennes...

Il était triste, seul.

Et il écoutait au fond de sa mémoire les sonneries joyeuses de jadis... et une autre encore... faible, hésitante... celle d'un écolier aux joues brunes qui les gonflait de toutes ses forces en soufflant dans le clairon paternel.

François Lorrain avait rapporté d'Afrique avec une balle dans le genou qui lui faisait traîner la jambe, et la médaille militaire qui ornait sa poitrine, un marmot de deux ans qu'il avait eu d'une Mauresque épousée là-bas et morte avant de quitter le sol natal.

Mais, débrouillard comme tous les troupiers, Lorrain s'était fait père et mère à la fois pour son petit Pierre qu'il adorait, tout en dissimulant sa tendresse paternelle, « incompatible avec la discipline », sous les dehors rudes et sévères.

L'enfant avait grandi, il avait les traits de son père avec la peau bronzée et les cheveux crépus de sa mère ; il était hardi, intelligent et bon.

— C'est un fameux luron, qui sera un fameux soldat, disait orgueilleusement l'ancien clairon.

Malheureusement, le « moriaud », comme on l'appelait

au village, tenait aussi de ses ancêtres, sans doute, des instincts pillards qui exaspéraient l'honnêteté rigoureuse de Lorrain.

Il avait beau multiplier les corrections, sans cesse le gamin était pris en flagrant délit de marauderie.

Un jour, chose plus grave, il fut convaincu de vol.

Cette fois, le vieux ne dit rien, mais il détacha sa médaille militaire et la pendit à son clou ; puis malgré les supplications et le repentir de son fils, les prières mêmes du volé, brave homme qui ne voulait pas la mort du pêcheur, il le chassa de sa maison en disant qu'il n'était pas le père d'un voleur.

Pierre était parti et n'avait plus donné signe de vie ; était-il mort ? on l'ignorait. Mais jamais l'ancien soldat n'avait plus prononcé son nom, et à cette heure où tant de pères tremblaient pour leurs fils, il n'avait pas la triste douceur de craindre pour le sien.

Les rideaux de serge avaient tremblé, le blessé s'agitait avec un faible gémissement...

Allumant une chandelle fumeuse, le père Lorrain s'approcha de l'alcôve sombre.

— Voulez-vous quelque chose, mon brave ? je...

Il n'acheva pas...

Galvanisé par cette voix, le mourant s'était soulevé sur les coudes, et, dans ce pauvre visage mutilé, entouré de linges sanglants, le père venait de reconnaître son fils.

— Pierre... Pierre... balbutia-t-il, étranglé.

Le suif coulait sur ses doigts en gouttes brûlantes sans qu'il s'en aperçut. Il restait là, immobile, bagard, regardant d'un œil égaré cet enfant tant aimé, tant pleuré en secret.

Le blessé, lui aussi, l'avait reconnu.

— Pardon, père... pardon... gémit-il en joignant les mains.

Le vieux, la gorge serrée, ne répondit pas...

— Pardon, je vous en supplie, répéta le malheureux ; père, j'ai mal vécu, mais je meurs bien...

Le vieux se taisait toujours.

L'autre retomba, accablé, sur son oreiller.

Mais, alors, il sentit quelque chose d'humide tomber goutte à goutte sur son visage.

Le père pleurait, et ces larmes bénies purifiaient ce front souillé comme un second baptême...

Puis, détachant sa médaille militaire pendue depuis tant d'années aux pieds du crucifix, le vétéran la posa sur la poitrine de son fils.

Une sorte d'extase illumina les traits pâles du mourant ; il porta d'une main tremblante le glorieux insigne à ses lèvres et murmura :

— Merci !...

Il expira.

— Sergent, faites l'appel.

Le jour naissait, le régiment décimé se rangeait, sac au dos.

— Aubert ?

— Présent.

— Mohamed ?... Ali ?... Lorrain ?...

— Présent, répond une voix male.

Tous les regards se tournent vers le clairon.

Le vieux, livide, mais les yeux secs, revêtu de l'uniforme de son fils, sort des rangs.

— Je me nomme Lorrain, ancien clairon au 3^e zouaves, je remplace mon fils tué à l'ennemi.

Silencieusement, le capitaine se découvre devant le vétéran et l'appel continue.

— En avant !

L'ennemi est revenu, en serrant la petite troupe.

— En avant !

Le clairon sonne la charge...

Un frisson passe dans l'âme des soldats à son accent sauvage, déchirant.

C'est quelque chose de terrible, de désespéré, c'est le cri de colère, de haine, de vengeance du père et du Français.

Et les turcos bondissent, emportés, grisés, farouches.

Le vieux court aussi fort qu'eux, il ne traîne plus la jambe, allez ; le clairon aux lèvres, sonne, sonne, sans s'arrêter...

Le sang lui sort de la bouche, ses yeux sont troubles, ses tempes battent...

Il va, il va, sonnant toujours furieusement.

Une balle lui fracasse le bras droit, il prend le clairon de la main gauche ; une autre lui traverse la jambe, il continue à courir ; enfin, une dernière le frappe en plein cœur et il tombe, à la place même où est tombé son fils quelques heures auparavant. Arthur DOURLiAC.

Comment augmenter la production du lait

Un procédé facile et économique d'augmenter la production de lait chez les vaches, qui a, dit-on, donné des résultats surprenants, surtout après le vêlage, vient d'être découvert.

Une vache qui venait de vêler, tout en étant en parfait état et très bien nourrie, ne donnait que 3 $\frac{1}{2}$ litres de lait par jour, ce qui est fort peu.

Son propriétaire la fit traire huit fois par jour, soit toutes les trois heures.

Le résultat ne se fit pas attendre : au bout de 48 heures la quantité de lait augmentait déjà considérablement ; au bout de huit jours, elle atteignait 10 litres en vingt-quatre heures.

Agréablement surpris de ce changement, mais désireux de continuer l'expérience, l'éleveur fit cesser tout à coup, au bout de trois semaines, le régime spécial et la vache ne fut plus traite que trois fois par jour comme le reste du troupeau.

La production du lait n'en fut pas diminuée, et pendant plusieurs mois, elle continua à donner ses dix litres de lait par vingt-quatre heures.

L'auteur du procédé, de plus en plus surpris, choisit dans ses étables une autre bête qui donnait 6 litres de lait ; pendant trois semaines il la fit traire sept fois par jour ; le résultat ne se fit pas non plus attendre, et la production atteignait bientôt 14 $\frac{1}{2}$ litres, pour se maintenir à ce chiffre pendant quatre ou cinq mois.

Voulant en avoir le cœur net, il prit une troisième vache qui avait vêlé au mois de février, et qui au commencement d'avril, donnait environ 9 litres de lait, ce qui en faisait une excellente laitière.

Il la fit traire huit fois par jour, et peu après la quantité de lait émise par la vache atteignait le chiffre énorme

de 16 litres par 24 heures, et deux mois et demi après l'époque où l'on avait cessé de la traire huit fois, pour reprendre les trois traites habituelles, la production quotidienne se maintenait encore à 15 litres par jour.

Les expériences étaient assez concluantes pour permettre de divulguer le procédé, qui est maintenant enseigné et pratiqué régulièrement à l'Ecole de laiterie de Ladelund.

La pratique que nous recommandons n'est du reste pas absolument nouvelle, car elle est depuis longtemps appliquée dans le duché d'Oldenbourg, en Allemagne, où pendant les trois ou quatre jours qui suivent le vêlage, on traite la vache à fond *toutes les deux heures*, puis pendant les trois semaines suivantes, cinq fois par jour, pour revenir ensuite aux habitudes du pays.

Dans certaines fermes de Hollande, on procède autrement. Toutes les deux heures, pendant les cinq ou six jours qui suivent le vêlage on met à la vache un veau un peu affamé, de façon qu'il puisse téter à fond, puis, à partir du sixième jour, on traite la bête huit fois par 24 heures et on continue de la sorte pendant quatre et quelquefois cinq semaines.

Les résultats sont aussi étonnantes que ceux obtenus en Danemark au point de vue de l'augmentation dans la production du lait.

C'est vraisemblablement après avoir eu connaissance de ces faits que l'éleveur dont nous parlons a préconisé sa nouvelle méthode, qui est la suivante :

D'abord, et c'est une des principales recommandations, donner à manger aux vaches avant de les traire, afin de ne pas les déranger inutilement pendant l'opération, mais également, et surtout par raison de propreté, car les poussières du foin se répandant au milieu de l'atmosphère viennent bientôt tomber sur le lait, le salissent et risquent d'y déposer des fermentes qui le font rapidement tourner ou aigrir.

Puis avec un linge de coton bien sec, frotter le pis de chaque vache afin de le nettoyer.

Il faut attacher une très grande importance au nettoyage à sec, affirmant que l'habitude de *laver* le pis des vaches est absolument funeste et suffit à elle seule pour causer une foule de maladies.

Il ajoute que le linge de coton sec, enlève bien mieux qu'un lavage toutes les saletés qui recouvrent le pis, avec cet immense avantage, que le frottage à sec laissant intacte la couche légèrement graisseuse qui sert en quelque sorte d'isolant, l'éclatement de la peau du trayon n'a pas lieu comme lorsque l'on procède au lavage.

Une fois le pis bien propre, on opère de la façon suivante :

Commencer par les deux quartiers de droite, pour finir par les deux de gauche en ayant soin pour cette opération de tirer le moins possible sur le pis et de seulement tendre le trayon en le pressant entre le pouce et l'index pour fermer ensuite et successivement les autres doigts.

CE QU'IL FAUT SAVOIR

— Un savant a calculé que la peau humaine, arrivée à toute sa croissance, est percée de 7,000,000 de trous que l'on appelle pores, et que la longueur totale des vaisseaux répandus sur le corps humain, s'ils étaient mis bout à bout, offrirait une étendue de 54 kilomètres, soit un peu plus de 13 lieues.

Ceux qui douteraient de l'exactitude de ces conclusions n'ont qu'à reprendre le calcul.